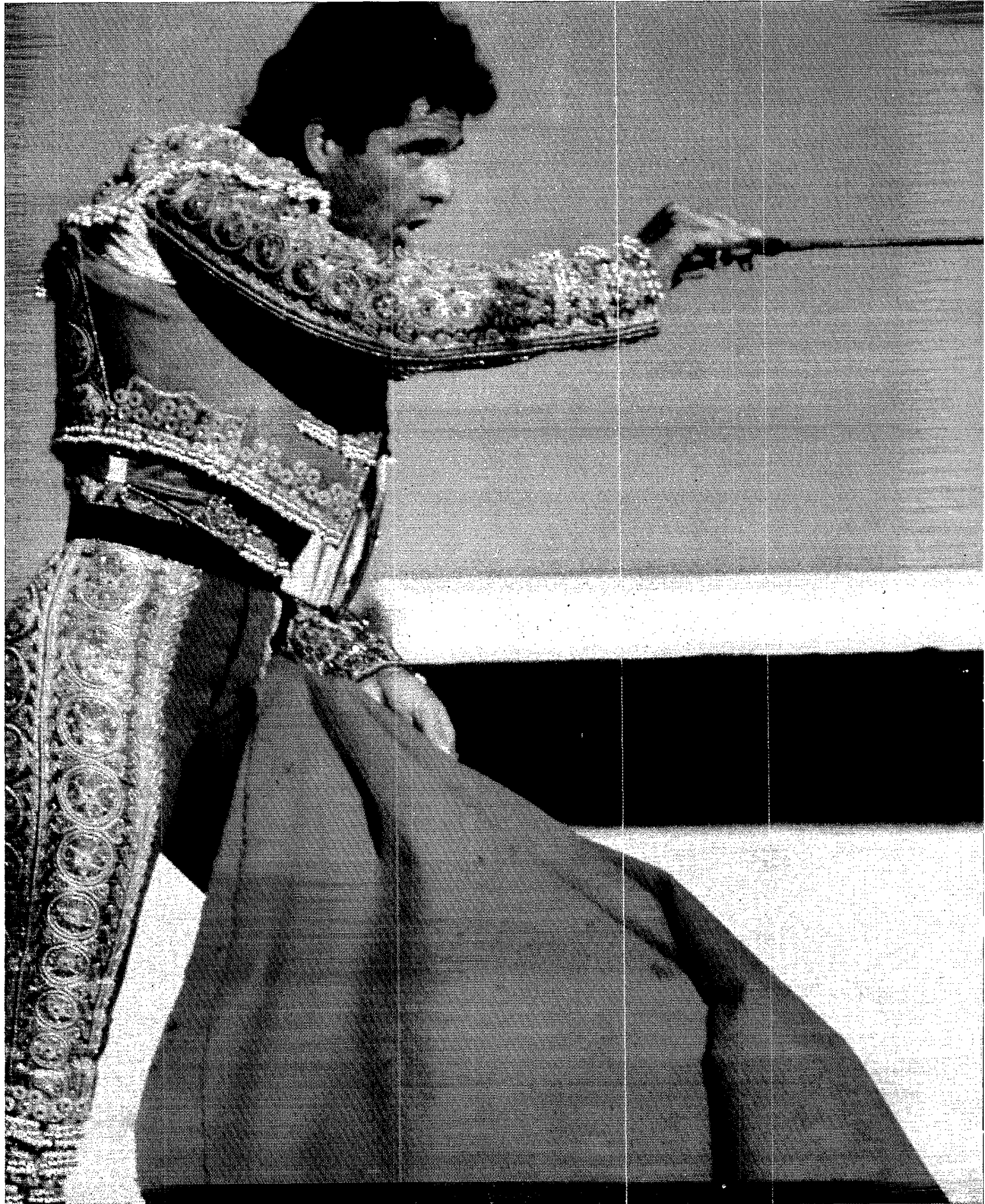


Paco Ojeda



Christian Ducasse

L'énigme des arènes

Le torero de la pleine lune

A 31 ans, il gagne plus d'argent qu'El Cordobés et n'avoue qu'une seule faiblesse : il aime qu'on l'aime...

Regardez-le. Statue de pierre dans l'œil du cyclone de l'arène. Hiératique et grave. Devant lui, un toro de Viti Garzon, difficile et dangereux. En une simple véronique, Paco Ojeda lui impose la verticale. Les autres cherchent à faire défiler l'animal le long de leur corps. Lui, toré le regard soudé sur le centre de la terre. En ce lundi de Pâques le public d'Arles se tait. Lentement, Paco se penche sur le toro, rétrécit le cercle jusqu'à fermer l'espace. Mystère des volumes ; la masse, aspirée, passe. Il joue au chas avec une aiguille de corne mortelle, propulsée par 520 kilos de muscles. Calme dans la tempête, il enroule la bête autour de lui, la guide à l'intérieur de son labyrinthe étroit, sinueux et tourmenté... Il y a de l'enfermement dans sa façon de toréer. Mais quand la bête soulée vacille, il la soutient, sans la toucher, la cape à bout de bras, par la seule grâce d'un tissu qui flotte dans l'air. Toreo d'instinct, toreo des profondeurs.

Imaginez-le. Il a 14 ans et court sur les rives du Guadalquivir. Là-bas, le vent marin soulève le sable blond, embrume le décor et donne au vin un petit goût salé. A l'embouchure du fleuve, entre ciel et eau, entre deux rives et déjà entre deux mondes : une bourgade de pêcheurs aux murs blancs, Sanlúcar de Barra-

Il joue au chas avec une aiguille de corne mortelle, propulsée par 520 kilos de muscles

meda, village d'Andalousie. Les nuits de pleine lune, les gosses filent le long de la Marisma, région des marais, vers les grands élevages au royaume des toros. En plein hiver, ils se déshabillent pour tromper le flair des chiens de bouviers, pataugent nus et tremblants dans l'eau glaciale et vont tendre un bout d'étoffe à des vaches à longues cornes, sombres et farouches.

C'est là, dans ces marécages au bout de l'Espagne, que Paco livre son premier combat. Cette nuit-là, le démon avait une étoile blanche entre les cornes. Paco, le fils de chevrier, n'oubliera jamais le goût du sabbat. Ojeda n'aime pas le soleil, le bruit et la foule ; c'est un torero de pleine lune, de silence et de solitude. Voilà pour quoi il reste timide, secret, absent en société. Homme des bois, fruste et maintenant vedette. Mais sa liaison avec la gloire ne pouvait être que conflictuelle et sa carrière jalonnée de traversées du désert. Été 1976, Paco Ojeda affronte ses premiers novillos (petits taureaux) dans les arènes andalouses. Lente ascension à ciel ouvert. Son toreo est trop pudique pour crever l'écran. Mais, déjà, les vieux aficionados remarquent l'étrange gravité du geste et la connaissance du toro affichées par cet Andalou sombre aux allures de seigneur.

A 24 ans, Paco devient matador de toros. Premier faux pas. L'événement passe totalement inaperçu. Ce jour-là à quelques centaines de kilomètres, El Cordobés fait sa rentrée au Colisée de Benidorm. Le grand manitou écrase le petit prodige. Pendant deux ans, Paco ne livre plus que quelques courses de somnambule. Son manager le lâche, on l'oublie, le fils de chevrier redevient manœuvre. Terrible époque dont il garde deux rides entre les yeux, droites comme des cicatrices, pour rappeler sans doute que la fiesta brava est avant tout une blessure à l'âme. Le crucifié aura droit à la résurrection. Un sel contrat — inespéré — dans la fournaise madrilène et Paco retrouve les gestes de la pleine lune. L'Espagne chavire, délire et crie au retour du Messie. L'année suivante, la star signe quatre-vingts contrats. Somp tueux souvenir : à Nîmes, le toro lui arrache la cape. Paco ne recule pas d'un millimètre, tend sa main nue à l'animal qui passe, hypnotisé. Tout le pastis de la terre n'effacera jamais ce flash de génie dans la mémoireardoise. Saison marathon à une course par jour ! La démarche est contre nature. Paco aime respirer entre chaque tragédie ; il s'essouffle. Et

les critiques de Madrid vont fustiger l'idole avec ce plaisir étrange qu'ont les Espagnols à faire saigner leur dieu. Alors l'homme renâcle, s'enferme dans une retraite dont il ne consent à sortir que pour une poignée de courses et un contrat du siècle d'un million de francs à Nîmes. Après ? Le silence.

A Madrid, les affairistes de la tauromachie enragent de voir leur belle machine à fric s'enrayer. Quoi ! On offre l'eldorado à ce bouseux et il fait la moue ! « *Paco toré où il veut et quand il le sent* », reconnaît, impuissant, son manager José Luis Marca. Avril 1986 : Paco Ojeda vient d'accepter quarante contrats — une moyenne de 400 000 francs par course —, il a décidé d'être présent à toutes les grandes ferias et entrera trois fois dans le temple de Séville. Retour spectaculaire pour celui que l'on croyait revenu à l'anonymat. Le mundillo attend. « *C'est une année clé* », sourit le torero. Il nous reçoit — c'est rare — dans sa chambre d'hôtel et semble — c'est encore plus rare — parfaitement à l'aise. « *J'entame la saison avec une force nouvelle*. » Paco Ojeda vient d'avoir une fille ; il déteste parler de sa vie privée mais confie, énigmatique : « *Quand le torero est dans un sitio maximum, il ne peut pas aller plus loin...* » Le sitio, le Graal de la tauromachie, est à la fois le lieu privilégié dans l'arène et la maîtrise totale. En clair : Paco le torero a atteint la plénitude. Déjà, il a coupé une dizaine d'oreilles en quelques corridas. Le succès, un choix définitif entre l'ombre et la lumière... L'Andalou deviendrait-il raisonnable ? « *Attendez, l'homme a toujours pris tout le monde à contre-pied* », remarque, amusé, un journaliste attentif à sa carrière (1).

Aujourd'hui encore, Ojeda s'évanouit parfois des nuits entières : « *Où vas-tu, Paco ? Tu es fou !* », le sermonne son imprésario. « *La Marisma est un si grand livre avec tant de pages à tourner, soupire le torero, c'est là où est ma source, mon identité* ». Il s'excuse, gêné d'en avoir trop dit : « *Laissez-moi...* » Et il repart vers les marais. **JEAN-PAUL MARI** ●

(1) « *L'Habit de lumière, voyage en tauromachie* », de Jacques Durand et Jacques Maigne, Ramsay.